

XX

L'anglais peut néanmoins mettre en péril la langue française au Canada. La manie de parler anglais, ou même d'introduire des anglicismes dans le langage vernaculaire est condamnable au premier chef. La plaie existe, elle s'agrandit, et deviendra incurable, si une salutaire réaction n'est produite avant longtemps par les hommes jaloux de l'honneur de notre race et des souvenirs que la langue française porte avec elle dans ce pays fondé par nos ancêtres.

A aucun titre un Canadien-français ne doit abandonner sa langue : elle a conquis assez de gloire pour qu'un pareil héritage ne soit pas laissé au bord du chemin.

Ceux qui méprisent le français sous le futile prétexte que pour le bien connaître il faut du travail, se dénoncent par le fait même comme incapables de rien entreprendre de sérieux.

Si on objecte qu'il est plus facile de se rendre l'anglais familier, on commet encore une erreur. L'anglais que l'on apprend, soi-disant, est une pauvre langue. Il est constant que presque personne ne se donne la peine de l'étudier ; à l'heure qu'il est, l'on n'acquiert proprement ni l'une ni l'autre langue. Telle est la vérité, ayons le courage de le dire. Quand la sottise ou l'apathie nous font négliger les ressources qui nous sont propres (notre langue) il n'est guère probable que nous exploitions celles des autres avec intelligence.

On croit, généralement, qu'il suffit d'échanger quelques paroles banales dans la langue anglaise et que tout est bien. Or, il reste tout à apprendre ! Les incorrections qui sont répréhensibles en français, ne sauraient devenir des qualités dans une autre langue. Personne ne contestera que nos compatriotes se mettent très peu en peine d'acquérir le véritable accent anglais et qu'ils ne prennent pas le moindre souci de la grammaire et des règles de cette langue. Les étrangers nous ex-

cusent, voyant que cette langue n'est pas la nôtre et que eux-mêmes sont pour la plupart incapables de comprendre quelques mots de français. Cette indulgence ne signifie pas que nous parlions correctement leur langue ni qu'elle s'apprenne facilement comme le veut la croyance populaire. Il est aisé de s'en convaincre : sur cent Anglais, Américains, Ecossais ou Irlandais, qui nous entourent, un tout petit nombre s'expriment convenablement et deux ou trois, à peine, savent leur langue. Sous ce rapport ils ne sont pas plus parfaits que nous, soit dit sans blesser personne dans ce chapitre de vérités. Peu de races respectent moins leur langue que les Anglais, tout en voulant l'imposer à l'univers.

Donnez-moi un Canadien qui sache sa langue — c'est un homme dont les facultés sont exercées. L'étude qu'il a faite a orné son esprit. Il a la clef de toutes les connaissances humaines : à lui de s'en emparer. Du premier pas, il abordera la langue anglaise — et il l'apprendra mieux que les Anglais. Le voilà possédant les deux idiomes les plus répandus sur le globe, le voilà s'abreuvant aux sources de la littérature et de la science des deux plus fortes races des temps modernes. C'est un homme double ! Les Anglais n'ont pas cela.

Et ne disons pas que, dans ces conditions, la langue française risquerait de se voir absorber par l'autre. Que l'on apprenne le français d'abord, qu'on étudie l'anglais ensuite — et, comme l'exemple le prouve partout autour de nous, nul ne sera tenté de se priver du secours de l'un ou de l'autre.

Les ignorants seuls nous affaiblissent en allant cacher leur paresse et leur irréflexion sous le couvert d'une autre langue, qu'ils se donnent l'apparence d'avoir apprise !

L'avantage que sa langue donne au Canadien-français est incontestable. Elle lui vaut parmi les siens, soit au Canada, soit aux États Unis, tous les signes ma-